secoursalpinsuisse

sauveteur | *édition numéro 44* | *mai 2021*

Une fondation de

rega

Club Alpin Suisse CAS
Club Alpino Svizzero
Schweizer Alpen-Club
Club Alpin Svizzer

CONTENU

3 Appel digital

5 Editorial

5 Coronavirus et formation

6 Evénements traumatisants

7 Formation aux eaux vives

8 Deuxième édition du Manuel

9 Nouveau sac à dos

9 Bulletin d'avalanches

10 Le nez du chien

11 Harnais pour chien

12 Rapport annuel

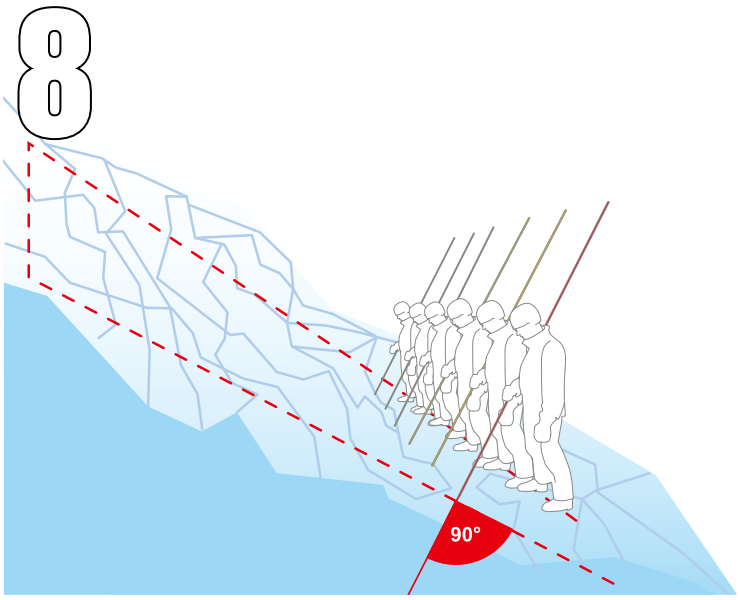
14 Changements relatifs au personnel

15 Station de secours du Pilatus

16 Exposition sur la Corée du Nord

16 Félicitations !

8



MANUEL DE SAUVETAGE
A la pointe de l'actualité

10

CHIENS
De fins limiers

IMPRESSUM

Sauveteur : Magazine pour les membres et partenaires du Secours Alpin Suisse
Editeur : Secours Alpin Suisse, Centre Rega, case postale 1414, CH-8058 Zurich-Aéroport, tél. +41 (0)44 654 38 38, fax +41 (0)44 654 38 42, www.secoursalpin.ch, info@alpinerettung.ch
Rédaction : Corina Zellweger ; Andreas Minder, a.minder@bluewin.ch
Crédit photographique : Niklaus Kretz : couverture, p. 7 ; René Didier : p. 2, 8 (graphiques) ; Rega : p. 3 (Screenshots) ; Georg Hauzenberger : p. 4 ; màd : p. 5, 10, 14, 15, 16 ; Daniel Vonwiller : p. 5 ; Julia Schmid : p. 6 (graphique) ; Theo Maurer : p. 9 ; NZZ : p. 9 ; Bruno Augsburger : p. 11 ; ARS : p. 12, 13 (graphiques) ; Daniel Bieri : p. 15 ; Katharina Schelling/Musée Alpin Suisse : p. 16
Tirage : 2500 exemplaires en allemand, 600 en français et 500 en italien
Changements d'adresse : Secours Alpin Suisse, info@alpinerettung.ch
Réalisation complète : Stämpfli SA, Berne

Couverture : Le sauvetage en fleuve exige une technique bien spécifique. Le bateau de sauvetage sur la Muota est arrimé à des cordes. Ainsi, les sauveteurs peuvent le manœuvrer depuis la berge jusqu'à l'endroit voulu, même quand le courant est fort. La photo a été prise lors d'un cours visant à former des instructeurs de sauvetage en eaux vives (cf. page 7).

APP ARMC

Le téléphone mobile remplace peu à peu le pager

A partir du 1er juin, les sauveteuses et les sauveteurs des stations de secours seront mobilisés via une app installée sur leur smartphone personnel. Ce changement facilite le travail des directions d'interventions tout en simplifiant à la fois les rapports et le décompte des opérations.

Le changement est imminent : les responsables d'intervention sur le site de l'accident (RISA) et autres sauveteuses et sauveteurs recevront leurs ordres de mission via l'app mobile « ARS/SAS ARMC », directement sur leur téléphone (cf. encadré). ARMC est le sigle d'«Alpine Rescue Mission Control». Ce terme anglais signifie contrôle des missions de sauvetage alpin. Depuis avril, le nouveau système a été présenté et testé dans certaines stations de secours. Le passage aux solutions numériques de déploiement et de communication correspond à un souhait des sauveteurs. C'est ce qui est ressorti des réponses fournies par les RISA et les spécialistes techniques, interrogés dans le cadre d'un travail de Master mandaté par le SAS (cf. le magazine sauveteur 1/2020).

Largement soutenu

Le projet a été largement soutenu pour en garantir une forte acceptation. L'équipe du projet, qui a débuté son travail en septembre dernier, comptait toutes les associations régionales et trois représentants de la Rega issus de la direction des interventions et de l'informatique. « Nous souhaitons tenir compte des avis de toutes les parties », explique Georg Hauzenberger, responsable de projet IT à la Rega. Tandis que les uns se préoccupaient des actions de recherche, les autres mettaient l'accent sur les opérations en avalanches, sans parler des responsables d'intervention de la Rega, à l'aéroport de Zurich, qui considéraient les choses sous un autre angle. « Nous sommes parvenus à trouver un consensus. »
Armin Grob, président de l'association régionale du Secours Alpin de Suisse orientale (ARO), a travaillé comme représentant de sa région au sein du groupe de projet. Il considère la solution trouvée comme une bonne base de départ. « Une station de secours peut organiser ses opérations simplement et efficacement ; elle est mieux informée et plus rapidement. » Parallèlement, il a conscience que l'app, sous sa forme actuelle, n'est pas la panacée. « Il ne faut pas croire que tous les défauts ont été éliminés. » Des feed-back permettront de la développer en continu. Pour A. Grob, lui-même employé dans les télécommunications, cette méthode agile est une évidence. On arrive à la meilleure solution possible pas à pas et non d'un seul bond.

Les spécialistes techniques suivent

Parmi les améliorations prévues, appliquées après le 1er juin, on compte la formation de groupes. Les RISA pourraient ainsi, par exemple, constituer à l'avance des équipes pour certains types d'interventions, qui seraient alors respectivement mobilisées en tant que groupe. De plus,

C'est à cela que ressemble une mobilisation sur l'écran d'un smartphone. Les sauveteuses et les sauveteurs prêts à l'intervention cliquent sur « disponible ».

Les couleurs indiquent le statut des sauveteurs: ceux qui participent à l'intervention apparaissent en vert ou en bleu, rouge indique qu'une personne n'a pas été prise en compte.

Aux mois d'avril et de mai, le système d'alerte numérique a été présenté et testé dans certaines stations de secours.

les sauveteuses et les sauveteurs devraient pouvoir répondre plus que oui ou non à un ordre de mission, notamment à quelle vitesse ils pourront se déployer. Autre étape importante, qui sera franchie dans les mois à venir : les spécialistes techniques pourront être envoyés en mission via l'app ARMC au lieu du pager, comme c'est encore le cas actuellement.

Les stations seront elles aussi contactées en parallèle par pager pendant les premiers mois suivant le changement. Ensuite, ces appareils seront déclassés au fur et à mesure. Certaines unités resteront néanmoins à disposition, même à terme, pour les personnes occupant des postes-clés ou aux dépôts de matériel. Elles prendraient le relais si de graves problèmes de réseau survenaient en situation exceptionnelle.

Des difficultés mineures

Sauveteuses et sauveteurs devraient entre-temps s'être familiarisés avec l'app ARMC. « Nous avons l'ambition de concevoir nos applications de manière à les rendre intuitives », déclare G. Hauzenberger. « Le seuil d'accessibilité est bas, c'est-à-dire que la plupart des utilisatrices et utilisateurs s'y retrouveront. » Il a pourtant conscience que les uns ou les autres auront tout de même besoin de soutien. C'est l'une des raisons pour lesquelles les pagers restent en fonction pendant un certain temps. Cela donne un peu de marge de manœuvre aux stations pour proposer un accompagnement personnel et des formations à ses membres. Chaque station dispose d'un interlocuteur en charge qui était présent lors des tests. « Cette personne sera instruite par nos soins et recevra des documents pour être en mesure d'épauler les utilisateurs de sa station. » Par ailleurs, des supports pédagogiques et des instructions sont à disposition dans l'Extranet.

Plus que des ordres de mission

La nouvelle app peut mobiliser les sauveteurs, mais ce n'est pas tout, comme le montrent surtout les interventions. La Centrale d'intervention hélicoptères de la Rega (CI Héli) et les RISA verront en temps réel, sur une carte, où se trouvent les sauveteurs. « Ainsi, le RISA se mue en une sorte de minicentrale d'intervention sur place », poursuit G. Hauzenberger.

Selon lui, il existerait des idées pour développer l'app dans ce domaine. Il serait par exemple possible que le RISA puisse aussi visualiser quel hélicoptère a été mobilisé pour l'opération et le localiser. De plus, les mouvements des sauveteuses et des sauveteurs peuvent être affichés pour savoir quelles zones d'une action de recherche ils/elles ont déjà passées au peigne fin.

Enfin, l'app ARMC présente également des avantages dans les domaines de l'administration et de l'assurance qualité. En effet, elle est reliée au logiciel d'adresses et de saisie des interventions (AVER). Ce lien est par exemple nécessaire pour disposer d'informations actuelles sur les forces d'intervention. Sans nom, numéro de téléphone et fonctions des sauveteuses et sauveteurs, pas de déploiement possible ! A l'avenir, l'app ARMC transférera automatiquement le numéro d'alarme qui pourra être utilisé pour le rapport d'intervention dans AVER. « Le travail de rapporting mais aussi la facturation des opérations s'en trouveront facilités », se félicite le directeur du SAS, Andres Bardill. « Pour toutes ces raisons et par le potentiel d'optimisation des processus de sauvetage qu'elle présente, l'app ARMC intéresse le SAS au plus haut point. »

Le déploiement de la station, pas à pas

- Une alarme se déclenche à la Centrale d'intervention hélicoptères (CI Héli).
- La Centrale mobilise via l'app ARMC les responsables d'intervention (RISA) de la/des station(s) couvrant la zone d'opération.
- Les RISA disponibles se manifestent.
- La CI Héli et les RISA déterminent ensemble le RISA qui prend les rênes de l'intervention. En règle générale, le RISA qui figure en tête de liste sur le plan interne des relèves est choisi.
- Le RISA en charge reçoit les informations détaillées sur l'opération.
- Parmi les sauveteuses et les sauveteurs de sa station, il choisit ceux qu'il veut mobiliser. L'app lui indique leur nom, leur fonction et leur localisation sur une liste.
- Le RISA contacte les personnes sélectionnées via l'app ARMC.
- Les sauveteuses et les sauveteurs reçoivent l'ordre de mission et s'annoncent s'ils peuvent participer à l'opération. Après confirmation par le RISA, ils reçoivent également les détails de l'intervention.

CORONAVIRUS

Le retour de la formation, enfin !

L'Office fédéral de la santé publique (OFSP) a accordé une autorisation spéciale au SAS : depuis le 1er avril, le Secours AlpinSuisse peut à nouveau organiser des cours et des exercices.

« Pendant un an, la formation était quasiment à l'arrêt alors que les interventions battaient tous les records – un cocktail explosif. » C'est en ces termes que Roger Würsch, responsable de la formation SAS, résume les arguments qui ont finalement mené l'OFSP à accorder un « droit de former ». Cette dérogation met fin à des réglementations que les stations de secours ne comprenaient plus et qui faisaient polémique. « Au printemps, lorsque nous avons stoppé les formations, les Romands ont poussé un ‹ enfin ! › de soulagement, la situation étant dramatique à l'époque dans la région », raconte R. Würsch. « En Suisse alémanique, au contraire, les critiques ont fusé. » Pour la Direction du SAS, la situation était délicate, poursuit R. Würsch. D'une part, difficile de contenter tout le monde, d'autre part, impossible de décider en toute autonomie. « Nous avons systématiquement dû respecter les décisions de la Confédération et de l'OFSP ; il fallait se concerter avec les médecins cantonaux, et nous voulions aussi appliquer un règlement le plus homogène possible avec la Rega. » Quand autant de parties doivent se mettre d'accord, la communication est ambitieuse et délicate. Pendant cette période, la Direction a toujours pu compter sur le soutien du domaine Médecine SAS (MARS). « Corinna Schön et Eliana Köpfli ont effectué un gros surplus de travail et apporté un soutien optimal à la Direction. »

Pendant le confinement, seuls de très petits groupes ont pu suivre les cours.

Régime minimum

Depuis le confinement, seules les formations indispensables étaient autorisées. Dans les grandes lignes, il s'agissait de la formation de base pour les spécialistes techniques et de formations continues en petits groupes réduits. Le grand cours hivernal des spécialistes techniques cynophiles a néanmoins dû être annulé à cause d'un cas avéré de COVID-19. Il a été reporté et s'est tenu en petits groupes fractionnés. « Ce remaniement a donné beaucoup de travail au responsable technique de la discipline, Marcel Meier. Mais nous l'avons fait afin que les équipes restent aptes aux interventions », déclare R. Würsch. Pour les mêmes raisons – et parce que l'Office fédéral de l'aviation civile (OFAC) l'exige – le module de formation continue destiné aux spécialistes du secours héliporté (SSH), portant sur le check des treuils, s'est effectivement tenu. D'autres formations ont pu être maintenues quand un préposé aux secours arrivait à la conclusion que la sécurité n'aurait sans cela pas été garantie, précise R. Würsch.

Depuis le 1er avril, le SAS a pu reprendre ses activités de formation, en principe sans limitation du nombre de sauveteurs. Pour les cours comportant de longs blocs théoriques ou pratiques devant être organisés en intérieur, il convient de demander l'approbation des autorités cantonales. Et il va de soi que les mesures de protection doivent systématiquement être appliquées. La Médecine MARS a élaboré un plan de protection détaillé. Régulièrement revu et corrigé, il peut être consulté sur l'Extranet. Les responsables de cours sont tenus de s'informer et d'être toujours à la pointe de l'actualité.

ÉDITORIAL

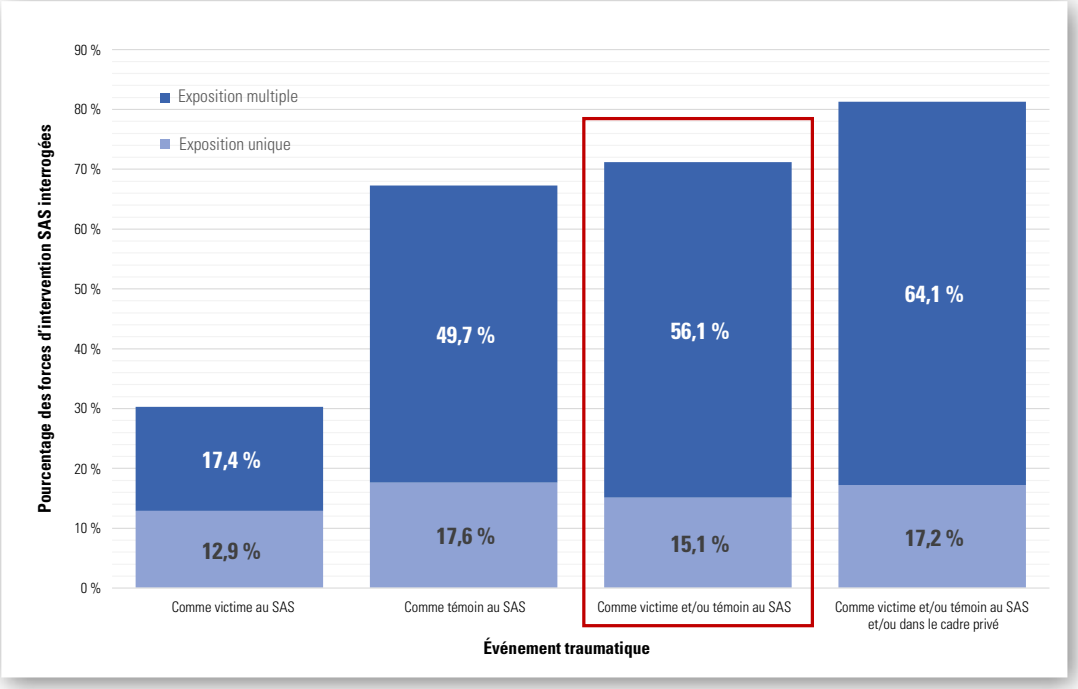
La formation peut reprendre

La pandémie chamboule notre quotidien. Au lieu de nous consacrer au sauvetage, nous nous battons contre un virus, devons annuler des formations et élaborer des plans de protection. Dans ce contexte, le SAS est confronté à une tâche délicate : garantir l'application des ordonnances COVID-19 nationales et cantonales et exclure toute contamination lors d'un cours, ce qui écornerait notre image. Il était prévisible que la population s'exposerait aux risques inhérents à la montagne, générant des interventions. Malgré tout, le SAS n'a pas bénéficié d'une autorisation de tenir ses cours. Seules les formations absolument indispensables ont été organisées.
Qu'entend-on par cours indispensables ? Le SAS a décidé qu'il s'agissait des cours nécessaires pour former la relève et de ceux garantissant la capacité aux interventions. Les annulations ont forcé les instructeurs à recommencer les préparations à zéro : répartition en petits groupes, lieux appropriés, recrutement d'instructeurs supplémentaires, organisation de contenus théoriques en ligne, etc.
Le nombre d'opérations augmentant et les possibilités de s'entraîner étant réduites, les besoins en cours ont explosé. Le fait de devoir partir en mission mais sans suivre de formations a généré des incompréhensions et de la colère. C'est seulement avec la multiplication des déploiements que l'Office fédéral de la santé publique a fini par accorder une autorisation. La formation a pu reprendre le 1er avril 2021, toutes les activités pédagogiques étant à nouveau permises. Il faudra, dans les semaines et les mois à venir, rattraper le retard accumulé. Le fait que la plupart des opérations se soient déroulées sans incident malgré les circonstances est le fruit d'un travail compétent au sein des stations de secours ainsi que de la grande expérience des sauveteuses et des sauveteurs. Il faudra encore vivre avec le COVID-19, au moins à moyen terme. Espérons que les directives actuelles restent en place et que nous pourrons continuer à profiter de l'évolution positive.

Eliana Köpfli
Adjointe à la Direction technique de la Médecine (MARS)

SANTÉ PSYCHIQUE

Les sauveteurs du SAS surmontent bien les événements traumatisants



La colonne encadrée en rouge montre que 71 % des forces d'intervention SAS interrogées ont assisté comme témoin ou ont vécu directement un (bleu clair) ou plusieurs (bleu foncé) événements traumatiques.

Une étude de l'Université de Zurich a révélé que les sauveteuses et les sauveteurs sont souvent confrontés à des situations pénibles et qu'ils s'en remettent généralement bien. La formation devrait néanmoins renforcer leur capacité psychologique à faire face.

Les sauveteuses et les sauveteurs du SAS sont soumis, dans le cadre de leurs opérations, à des situations potentiellement stressantes. Des études menées auprès d'autres forces d'intervention ont révélé qu'une exposition fréquente à des événements traumatisants augmente le risque de maladies mentales et réduit la qualité de vie. Notre étude, réalisée à l'Université de Zurich, vise à recenser l'étendue de la pression liée à l'activité au SAS, à étudier les raisons des différences d'aptitudes à y résister des personnes concernées et, ce faisant, à élaborer des pistes d'optimisation de la formation ainsi que, le cas échéant, à apporter un soutien aux sauveteurs.

Sauveteuses et sauveteurs SAS ont reçu des questionnaires visant à collecter les données nécessaires. Les questions sondaient notamment le type et la fréquence des traumatismes vécus, les symptômes d'un stress post-traumatique ainsi que la qualité du sommeil et la capacité de résistance psychique. Les participants ont également été interrogés sur leur âge, leur expérience professionnelle et leur formation. L'enquête s'est déroulée en ligne, entre mi-novembre 2020 et fin janvier 2021.

La moitié des 2330 sauveteurs du SAS ont été déployés en 2020, 30 % d'entre eux plus de deux fois. 465 sauveteuses et sauveteurs ont répondu au sondage.

Glossaire

Sens de la cohérence : sentiment de satisfaction et d'appartenance. Le fondement du sens de la cohésion est un profond sentiment de confiance.
Résilience : capacité de personnes à faire face à des changements, à relever des défis et à surmonter des difficultés.
Troubles de stress post-traumatique : un ou plusieurs événements graves d'une importance exceptionnelle ou d'une ampleur catastrophique déclenchent après coup des troubles. Cela se traduit par des souvenirs tenaces du traumatisme ou par le fait de revivre le traumatisme dans son subconscient. Les personnes qui souffrent de tels troubles évitent les situations similaires au traumatisme ; elles font preuve d'une sensibilité exacerbée et sont irritables.

Des événements traumatisants plus fréquents

Le premier élément qui ressort est que la fréquence soutenue des événements traumatisants, comme les chutes de pierres, les dévissages et les avalanches lors d'opérations SAS. 71 % des sauveteuses et des sauveteurs vivent au moins un incident traumatisant, 56 %, plusieurs (cf. illustration 1). Malgré

ce taux élevé d'événements traumatisants, la fréquence des troubles de stress post-traumatique (TSPT, cf. encadré) est très faible. Seul 0,9 % des participants au sondage en souffrent. Diverses raisons l'expliqueraient : les forces d'intervention y assistent généralement de manière indirecte, comme témoin, les incidents sont souvent similaires, et les sauveteurs disposent d'une forte capacité de résistance psychique.
Ce dernier point, décrit scientifiquement comme résilience et sens de la cohérence (cf. encadré), est supérieur à celui constaté dans des études comparatives auprès de la population lambda. Elle continue à se développer avec l'expérience professionnelle des sauveteuses et des sauveteurs au SAS. Outre cette capacité de résistance psychique, nous avons identifié le soutien social et une bonne qualité du sommeil comme principaux facteurs bénéfiques.

Mesures recommandées
Lors du recrutement puis de la formation, l'accent devrait porter sur la capacité de résistance psychique. Par ailleurs, il convient de renforcer le soutien social au sein des stations de secours et des équipes. Enfin, les sauveteuses et les sauveteurs doivent connaître les signes précurseurs que nous avons identifiés : mauvaise qualité du sommeil et sentiment de stress.

Christian Mikutta, Julia J. Schmid, Ulrike Ehlert

Christian Mikutta est médecin-chef à la clinique privée de Meiringen. Il assure un service de consultation spéciale de psychiatrie sportive également destinée aux patients souffrant de traumatismes liés aux sports alpins.
Julia J. Schmid prépare un Master en psychologie à l'Université de Zurich. Son travail de fin d'études traite de la santé mentale et des événements traumatisants dans le cadre du Secours Alpin Suisse.
Ulrike Ehlert est professeure titulaire en psychologie clinique et en psychothérapie à l'Université de Zurich. Elle se consacre, dans le domaine clinique et dans la recherche, à la psychothérapie de pathologies liées au stress comme les problèmes psychiques consécutifs à un traumatisme.

CANYONING

Prêts à se jeter à l'eau

Pour effectuer des sauvetages en fleuve, il faut disposer de capacités spécifiques et d'équipements supplémentaires.

Tous les spécialistes techniques Canyoning sont formés cette année aux eaux vives.

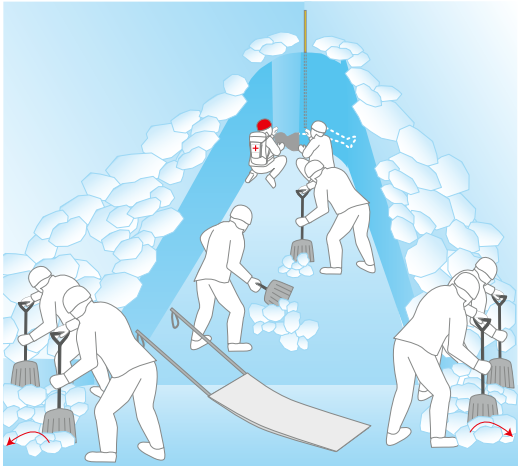
Les eaux sont généralement tranquilles dans les gorges, la principale zone d'intervention des spécialistes techniques Canyoning. De ce fait, les techniques de câble sont requises pour évoluer en terrain incliné et dans des passages étroits. Toutefois, il arrive que les sauveteurs soient directement confrontés aux masses d'eau. « Nous sommes parfois déployés dans des gorges quand le niveau des eaux est élevé », explique Niklaus Kretz, responsable technique du domaine Canyoning au SAS. A ces opérations s'ajoutent les interventions en fleuves. Pour relever ces défis, les équipes doivent disposer de capacités supplémentaires mais aussi d'équipements de sauvetage et de sécurité spécifiques.
« Les spécialistes techniques Canyoning glanent ces aptitudes lors des formations continues dispensées cette année », poursuit N. Kretz. En effet, la plupart des sauveteurs n'avaient suivi que le cours de base Swiftwater First Responder (SFR). Cela leur permet certes de travailler aux abords d'eaux déchaînées mais pas dedans. Autre avantage de la formation continue : les sauvetages fluviaux sont généralement des actions d'envergure mobilisant de nombreuses personnes. Il est important, pour bien collaborer avec les spécialistes des sapeurs-pompiers et de la police, que tous les participants disposent des mêmes connaissances, ajoute N. Kretz. « Si tous ont suivi la même formation, ils parlent aussi le même langage. »
Tous les spécialistes du Canyoning doivent donc accéder au titre de Technicien Sauveteur Eaux Vives et Inondation (Swiftwater Rescue Technicians SRT) pour apprendre comment agir et sauver dans des eaux déchaînées. Leurs connaissances préalables permettent de compacter le cours sur deux jours. La formation aura lieu en interne. Le SAS a soumis une demande à l'organisation européenne de sauvetage en eaux vives, Rescue 3 Europe, pour être reconnu comme Agency Training Provider. Ainsi, il pourrait former et certifier ses propres troupes. Le dossier est en cours d'examen. La décision devrait tomber sous peu.
Si la demande est approuvée, Niklaus Kretz sera l'un des trois instructeurs que compte le SAS actuellement. Il vient de décrocher le diplôme de Swiftwater and Flood Rescue Technician Instructor (SRTI).

MANUEL DU SAUVETAGE

A la pointe de l'actualité

La deuxième édition du Manuel du sauvetage alpin sera publiée à la fin de l'été. Le support s'est étoffé. Il paraîtra seulement sous forme numérique et sera gratuit pour toutes les sauveteuses et tous les sauveteurs.

La première édition du Manuel, une œuvre commune de l'Organisation cantonale valaisanne des secours (OCVS), de l'Armée suisse et du SAS, remonte à 2012. « Beaucoup de choses ont changé depuis », déclare Theo Maurer, responsable des opérations du SAS. « Retravailler le Manuel était devenu nécessaire, pour qu'il soit à nouveau à la pointe de l'actualité. » Débutés en 2019, les travaux sont aujourd'hui presque terminés. La deuxième édition, numérique, devrait être disponible fin août.



Les illustrations de la deuxième édition du manuel ont été à nouveau confiées à René Didier.

Trois nouveaux chapitres

Dès la table des matières, il est clair que la deuxième édition est plus vaste que la première. Elle comporte désormais douze chapitres, soit trois de plus que précédemment. Ils traitent des actions de recherche, de la gestion du risque et de la méthodologie de la formation. Les actions de recherche, certes déjà traitées dans la première version, étaient en fait intégrées dans le chapitre sur les techniques de sauvetage. T. Maurer cite deux raisons pour lesquelles le thème se voit attribuer un chapitre à part entière. D'une part, les actions de recherche sont généralement très complexes. Souvent, de nombreuses personnes et plusieurs partenaires d'intervention sont impliqués : police, sauvetage aérien, armée, entre autres protagonistes. « Le bon fonctionnement de cette organisation et la direction de ces personnes sont exigeants. » D'autre part, plus d'appareils et de possibilités sont à disposition : caméra infrarouge, localisation des mobiles, drones, etc., sont venus s'ajouter aux moyens traditionnels. « Entre-temps, utiliser le bon moyen au bon endroit et au bon moment est tout un art », poursuit T. Maurer.

Certains contenus du nouveau chapitre sur la gestion du risque existaient déjà dans la première mouture du support. Le chapitre sur les avalanches comportait la check-list sur les opérations de sauvetage en hiver comme aide à la décision dans l'évaluation du risque. La nouvelle édition traite le thème selon une approche faîtière. Enfin, le douzième et dernier chapitre, sur la méthodologie de la formation, est inédit. Il s'adresse à tous ceux qui, en qualité de formateurs, véhiculent des contenus dans le cadre de cours et d'exercices.

Le chapitre sur la conduite en intervention a été largement étoffé mais aussi revu et corrigé. Il explique les fondements universels de la conduite et la manière de les appliquer en situation. Lors d'une action de recherche complexe, par exemple, on soupèse, planifie et note par écrit la procédure alors que vitesse et approche informelle caractérisent les opérations SSH. Tout le reste du Manuel a été retravaillé et remis à jour. Toutefois, il n'y a rien de révolutionnaire, précise T. Maurer. Et pour une bonne raison, comme il l'illustre par un exemple : « On ne peut pas réinventer le sauvetage en avalanche. » Autre point inchangé, la présentation et les dessins. Dans la nouvelle édition également, René Didier a représenté de nombreux appareils, détails et séquences de sauvetage avec la plus grande fidélité technique et en respectant l'échelle.

Disparition du papier

Au total, le Manuel comportera quelque 500 pages, soit une bonne centaine de plus que l'ancienne version. Les sauveteuses et les sauveteurs ne s'en trouveront pas impactés en termes de poids vu que le Manuel ne sera publié que sous forme électronique. Les apprenants peuvent lire le support sur le type d'écran de leur choix. Le responsive design garantit que les contenus pourront être consultés sur n'importe quel appareil. Les responsables de cours peuvent projeter les pages sur grand écran. L'un des avantages de la forme numérique est la recherche par terme dans le Manuel et les sauts d'un chapitre à l'autre grâce aux liens. T. Maurer justifie la décision de renoncer au papier par des changements d'habitudes. « Surtout quand je suis avec des jeunes, je constate qu'ils n'ont plus besoin de papier. Ils dégainent leur téléphone quand ils doivent savoir quelque chose. C'est ça, l'avenir. » Contrairement au classeur volumineux, le Manuel numérique se loge dans la poche et peut être consulté à tout moment. « Les sauveteuses et les sauveteurs l'auront donc toujours avec eux lors des formations. »

Pour accéder au Manuel, les sauveteuses et les sauveteurs utiliseront leur identifiant personnel de l'Extranet du SAS – sans devoir payer. Cela aussi répond aux coutumes actuelles, précise T. Maurer. Beaucoup ont l'habitude d'accéder gratuitement à des informations numériques. « Le Manuel aurait sans doute été moins utilisé s'il avait été payant. » – ce qui aurait compromis l'un des désirs fondamentaux du SAS : « Nous souhaitons que le Manuel devienne toujours plus un fondement de la formation pour toutes les sauveteuses et tous les sauveteurs. »

ÉQUIPEMENT

Epuré, léger et polyvalent

Le nouveau sac à dos de sauvetage sera disponible vers la fin de l'été. Il s'adapte à toutes les situations comme aux besoins personnels et renonce aux fioritures.

Produit par la société suisse Exped, le nouveau sac à dos remplace l'article de Haglöfs. L'entreprise a développé cet équipement d'après le principe « less is more », comme elle l'annonce sur son site Internet. En effet, un design sobre et fonctionnel caractérise ce sac à dos. En démontant tous les éléments amovibles, la poche de rabat supérieur, la ceinture et différentes sangles, il reste un sac avec ses deux bretelles, simple mais futé. Le tissu est robuste, les coutures, soudées pour en assurer l'étanchéité, rendant toute housse de pluie superflue. Sans la poche supérieure, le sac peut être enroulé puis fermé par deux petits mousquetons et des sangles de compression. Ainsi, il s'adapte précisément à la quantité d'affaires à transporter.

Le système porteur comporte un rembourrage en Mesh et des bretelles ergonomiques. Deux Daisy Chains réfléchissants, pour accrocher piolet et skis, entre autres, sont cousus au dos. Une longue fermeture éclair latérale permet d'accéder au fond du sac, sans devoir tout sortir par le haut. Le badge nominatif avec le logo SAS est collé au moyen d'une fixation autoagrippante.

Le sac à dos est en cours de production. La pandémie ayant ralenti la fabrication, l'article ne sera pas livré en juin/juillet, comme prévu à l'origine, mais avec environ deux mois de retard.

Le sac à dos, de devant et de derrière, avec et sans les accessoires amovibles. L'exemplaire photographié est un prototype.

BULLETIN D'AVALANCHES

Le bulletin d'avalanches fête ses 75 ans

Le 21 décembre 1945, l'Institut fédéral pour l'étude de la neige et des avalanches SLF publiait son premier bulletin d'avalanches. Depuis lors, la prévision du danger d'avalanches a beaucoup évolué.

Lawinenbulletin

Davos, 21. Dez. ag Das eidgenössische Institut für Schnee- und Lawinenforschung teilt mit:

Es besteht im Nordtessin sehr große Lawinengefahr. Im übrigen Alpengebiet ist in den höheren und tälteren Lagen mit dem Anbruch von Schneebrettlawinen zu rechnen. Man lasse sich durch die harmlos erscheinenden aperen Stellen, die infolge der Verwehungen entstanden sind, nicht täuschen! Unter 1600 Meter sind vor allem in Föhntälern Naßschneelawinen wahrscheinlich.

Le premier bulletin d'avalanches du SLF, le 21 décembre 1945, imprimé dans la Neue Zürcher Zeitung.

Dans les années 1930, la Fédération suisse de ski a commencé à publier une description du danger d'avalanches pour les skieurs. Pendant la Première Guerre mondiale, l'armée a également mis en place un service d'alerte pour les troupes. En 1945, l'Institut fédéral pour l'étude de la neige et des avalanches (aujourd'hui le WSL Institut pour l'étude de la neige et des avalanches SLF) a repris la responsabilité de la prévision d'avalanches.

Au départ, le danger d'avalanches était estimé sur la base des observations de quelques chercheurs sur le Weissfluhjoch et d'une vingtaine d'observateurs dans les Alpes suisses. Entretemps, le réseau s'est étoffé à quelque 200 personnes, auxquelles s'ajoutent des stations de mesure automatiques météorologiques et nivologiques. Les informations sont analysées et traitées pour en faire des prévisions pour le jour suivant. Ces dernières ne cessent de s'améliorer grâce à la quantité de données mais aussi aux solides connaissances sur les processus de formation des avalanches et aux modèles météo toujours plus précis.

CHIENS

De fins limiers

Le labrador Spike et un sauveteur, une fois leur mission accomplie : le chien a mis deux minutes à sentir un freerider enfoui sous plus de 3 mètres de neige.

L'appareil olfactif des chiens perçoit les odeurs nettement mieux et de manière plus nuancée que l'humain, surtout si on exerce ce sens. Passons cet organe proéminent au crible.

A 11h16, Spike et son maître sautent de la cabine de l'hélicoptère Rega et prennent « pieds et pattes » sur le cône de l'avalanche. Deux minutes plus tard, le chien désigne une présence. Le conducteur commence à sonder mais ne trouve rien. Peu après, un appareil de recherche Recco capte un signal au même endroit. Les sauveteurs se mettent à pelleter sur 50 centimètres de profondeur puis plantent à nouveau leur sonde de 3 mètres de long dans la neige – et l'un d'eux finit par rencontrer une résistance. Sa sonde ne dépasse de la masse neigeuse que de 30 centimètres. Une demi-heure plus tard, un freerider est dégagé. Il est vivant et conscient.

Cet événement, qui s'est produit le 14 janvier 2019 au-dessus de Jaun (FR), illustre ce dont un chien est capable : sa truffe peut sentir en quelques instants une personne enfouie sous 3 mètres de neige compactée.

Tout est question de taille …

Les chiens font partie de la famille des macrosmates, du grec « osme » (odeur), précédé du préfixe « macro » pour grand, soit « grand odorat ». Elle rassemble les animaux dont l'odorat est spécialement développé. Les microsmates, comme l'être humain, se fient au contraire plutôt à leurs yeux. Si vous examinez la truffe d'un chien, vous remarquerez qu'elle est bien plus grosse que votre nez. Et, une fois n'est pas coutume, la taille importe ! L'appareil olfactif d'un chien compte en moyenne 220 millions de cellules olfactives sur 150 centimètres de muqueuse. L'être humain ne fait clairement pas le poids avec ses 5 millions de cellules réparties sur 5 centimètres de muqueuse. Les cellules olfactives sont dotées de récepteurs, qui répondent à des molécules olfactives spécifiques. L'humain compte 400 types de récepteurs contre plus de 1000 chez l'espèce canine. Et ce n'est pas tout ! Le chien sent en inspirant comme en expirant, l'être humain, seulement quand il inspire. Le chien peut augmenter sa performance olfactive en respirant jusqu'à 300 fois par minute, alors que nous perdrions conscience si nous tentions d'hyperventiler de la sorte. Pour finir, l'organe du chien comporte une truffe, contrairement au nôtre. On désigne ainsi l'extrémité glabre du museau, souvent noire, où commencent les narines. Celle du chien est plus fraîche que chez d'autres animaux. Il semblerait que cela leur permette de percevoir puis localiser, de très loin, de faibles rayonnements thermiques.

… et d'utilisation

Percevoir les odeurs, c'est une chose. En faire quelque chose en est une autre. Là encore, nos amis à quatre pattes ont une longueur d'avance. Leur rhinencéphale occupe 10 % de leur cerveau, contre 1 % chez l'être humain. Ainsi, l'espèce canine perçoit non seulement les odeurs mieux que nous et de manière plus nuancée, mais elle traite aussi mieux les informations captées. Le meilleur ami de l'homme est capable de percevoir des notes olfactives indépendamment avec ses deux narines. Cette aptitude lui confère une dimension spatiale, c'est-à-dire qu'il peut iden-

tifier d'où l'odeur provient sans devoir tourner la tête.

Ce sens stupéfiant n'a pas échappé aux microsmates que nous sommes, et nous avons su le mettre à profit. Au début, l'idée était surtout de chasser... Au fil du temps, l'utilisation de leur truffe est devenue plus nuancée. Aujourd'hui, les chiens reniflent les drogues, l'argent, les explosifs, les longicornes d'Asie et les maladies, entre autres. Actualité brûlante : à l'aéroport d'Helsinki, des chiens reniflent les passagers pour détecter s'ils sont atteints du COVID-19.

Et, bien entendu, les chiens peuvent facilement sentir les êtres humains, raison pour laquelle ils jouent un rôle stratégique dans les opérations de recherche et de sauvetage. Qu'il s'agisse de victimes disparues, ensevelies, noyées ou de criminels en fuite – les chiens perçoivent l'odeur de l'homme, vivant ou décédé, à des kilomètres, sous des mètres de neige, de débris ou d'eau. Une telle aptitude ne sert toutefois que si le chien est entraîné à pister des odeurs spécifiques et à indiquer correctement sa découverte. Dans ce contexte, nos compagnons à quatre pattes présentent une autre caractéristique intéressante : ils sont capables et avides d'apprendre. Pour plaire à leur maître ou à leur maîtresse, ils se concentrent sur l'une des quelque mille odeurs que perçoit leur truffe. Et ils apprennent à communiquer l'information de manière compréhensible à l'être humain dépourvu de ce don.

Talent et training

Le chien qui a localisé le freerider à Jaun était un labrador, pas un carlin. Et il ne s'agit pas d'un hasard ! Tous les chiens ne sont pas dotés d'un appareil olfactif exceptionnel. On peut estimer que plus le nez est long, plus la performance olfactive est poussée. Le chien de Saint-Hubert (bloodhound), originaire de Belgique, est le meilleur limier au monde. Le berger allemand, le labrador, le malinois et diverses races de chiens de chasse comptent aussi parmi l'élite des renifleurs. A cela se conjuguent les caractéristiques individuelles : au sein d'une même race, certains représentants sont particulièrement talentueux. Dernier point, et non des moindres, l'entraînement joue un rôle décisif. Ils s'exercent dès le plus jeune âge pour devenir chien de sauvetage. Le nez d'un chien se développe comme un muscle !

Le harnais s'impose

A l'avenir, les chiens devront porter un harnais ventral dans l'hélicoptère et autour de l'appareil.

En hiver – et parfois aussi en été –, les chiens sont héliportés sur le lieu de l'intervention. Pour les formations aussi, ils sont régulièrement transportés par les airs. Les chiens ne se réjouissent pas de quitter la terre ferme : le bruit, le vent, les tourbillons de neige et la poussière constituent autant de facteurs de stress. C'est la raison pour laquelle les chiens sont familiarisés à l'hélicoptère dans le cadre des activités de sauvetage. Néanmoins, on ne peut exclure qu'un animal veuille se sauver. Un tel comportement peut s'avérer dangereux. « On n'ose à peine s'imaginer ce qui se passerait si un chien était happé par le rotor arrière », déclare Marcel Meier, responsable technique du domaine Cynophile au SAS. Même sans que l'accident soit si grave, un animal peut faire une mauvaise expérience et l'associer à l'hélicoptère. La tâche de la conductrice ou du conducteur de chien consiste à empêcher tout incident en calmant son compagnon à quatre pattes et en le retenant fermement. Or, même ces tentatives d'apaisement peuvent se transformer en mauvaise expérience : « Si on maintient le chien seulement par son collier, on l'étrangle presque », précise Marcel Meier. Par ailleurs, il n'est pas exclu qu'il s'échappe du collier. « Avec un harnais bien ajusté, c'est quasiment impossible. »

En concertation avec les responsables de la Rega, le SAS a décidé, pour contrôler les chiens en permanence et en douceur, de leur imposer le port d'un harnais ventral à proximité de l'hélicoptère ainsi que dans la cabine. Le SAS va procéder à l'acquisition de cet article et le mettra gratuitement à la disposition des conductrices et des conducteurs de chiens. « En proposant un produit homogène, tous seront équipés d'un harnais de bonne qualité », poursuit M. Meier. Actuellement, le SAS examine les différents types entrant en ligne de compte.

Pour le chien, un harnais ventral s'avère plus sûr et, dans de nombreux cas, plus agréable qu'un collier.

Davantage de sécurité, entre autres

Le port d'un harnais rend les déplacements autour de l'hélicoptère et le séjour du chien à bord plus sûrs, mais il présente aussi d'autres avantages. Si le chien doit par exemple être soulevé dans l'hélicoptère ou hissé sur une place de télésiège, c'est nettement plus facile avec un harnais qu'avec un collier, commente M. Meier. Le harnais est également très pratique lors de descentes à skis, en terrain difficile, ou dans le train. Cet accessoire est d'ailleurs incontournable quand le chien doit être descendu au bout d'une corde. Dans de tels cas, un harnais ventral ne suffit pas, il faut un harnais spécifique intégral, de suspension, qui soulève et assure aussi le train arrière du chien.

RAPPORT ANNUEL 2020

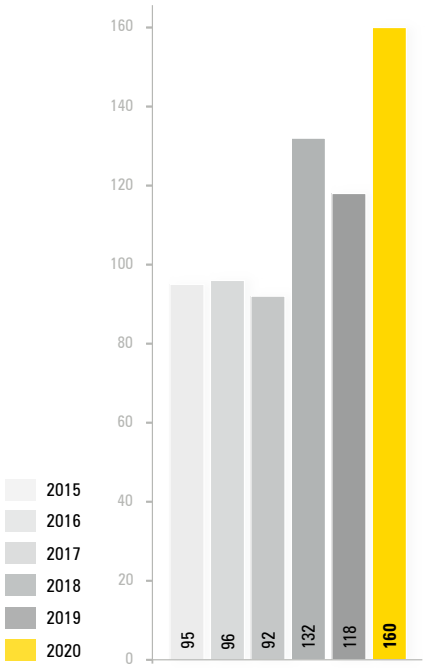
Record d'interventions dans des conditions spécialement difficiles

Rester prêts aux interventions et protéger les sauveteurs à l'heure de la pandémie : l'année 2020 aura été placée sous le signe du COVID-19. Les stations de secours et les spécialistes techniques ont dû multiplier les opérations comme jamais alors que les formations tournaient au ralenti. Dans le même temps, l'organisation a poussé la numérisation des déroulements et renforcé son engagement dans la couverture de base de la médecine urgentiste en zone alpine.

L'année a commencé avec un nombre d'interventions moyen, jusqu'à ce que le confinement, en mars, provoque un coup de frein momentané. Ensuite, les chiffres ont pris l'ascenseur. Les spécialistes techniques et les équipes de sauvetage ont été appelés 999 fois à la rescousse, soit 138 de plus (+16 %) qu'en 2018, l'année record jusqu'ici. Ainsi, les sauveteuses et les sauveteurs ont apporté leur aide à 1319 personnes. Comparée à 2019, la durée moyenne d'une opération a de nouveau reculé, et les opérations ont été conduites avec un effectif généralement moins important.
Toutes les interventions ont été menées à bien sans incident majeur ni accident dans les rangs des sauveteurs.
Du fait de la situation extraordinaire au niveau fédéral, diverses stations de secours ont dû, pour la première fois, effectuer leurs interventions dans le cadre de dispositifs d'urgence décrétés par les cantons. C'est au niveau du matériel de protection que les sauveteuses et les sauveteurs l'ont ressenti le plus. Du jour au lendemain, il a fallu se procurer gants, masques, désinfectant, etc. via des services cantonaux.

Dispositif de First Responders

Depuis le milieu de l'année, le SAS est responsable, dans le canton des Grisons, de l'approvisionnement de base de la médecine urgentiste dans les zones reculées. Un dispositif homogène de First Responders dans les stations de secours de tout le canton est en cours de développement. Le canton a délégué cette mission au SAS en ajustant son accord de prestations. D'autres régions et cantons ont lancé des négociations avec le SAS sur la base du projet grison.
Le 1er mars 2020, les docteurs en médecine Corinna Schön et Eliana Köpfli ont pris conjointement la tête de la direction technique Médecine du SAS (MARS). Intégrées à l'organigramme du SAS, les deux médecins exercent toutefois leurs fonctions sous la responsabilité du Dr Roland Albrecht (PD), médecin-chef de la Rega. Corinna Schön, qui s'occupe principalement des médecins des associations régionales, est l'interlocutrice pour les questions médicales liées au COVID-19 et se charge du développement des organisations de First Responders. Directrice adjointe de la Médecine MARS, Eliana Köpfli chapeaute la formation médicale de tous les spécialistes techniques et en supervise les contenus.
La collaboration avec les remontées mécaniques a continué à s'étendre. En effet, jusqu'à fin 2020, huit autres entreprises avaient signé des contrats.



Opérations de sauvetage SARO

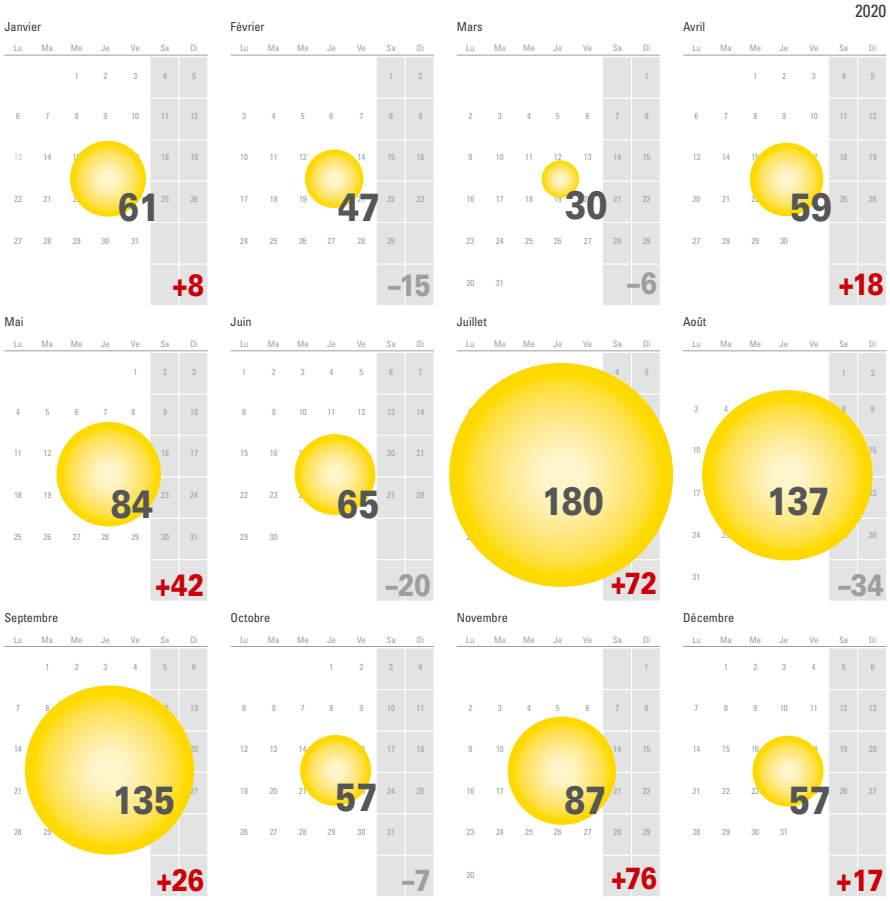
Sur le territoire du Secours Alpin Romand (SARO), le nombre d'interventions a bondi ces dernières années. Cette hausse est principalement due à une meilleure collaboration avec d'autres organisations d'urgence.

La formation se numérise

Les activités de formation ont dû être réduites à cause de la pandémie. A l'automne, des outils de formation étaient toutefois prêts pour assurer les cours à distance et l'E-learning. Les spécialistes techniques ont pu, dans une large mesure, répondre aux directives de formation par ce biais. Dans les années à venir, la priorité ira aux projets numériques pour être prêts à faire face aux éventuelles futures situations exceptionnelles. En 2020, l'équipe de formation a travaillé dans la même configuration que l'année précédente. Le poste de la direction technique Hélicoptère étant toujours à pourvoir, Theo Maurer l'occupe ad intérim.

Personnel

En août, le Conseil de fondation a révisé son règlement organisationnel, créant ainsi les prérequis pour ajuster la structure de la Direction. Elle se compose désormais d'Andres Bardill, directeur, de Theo Maurer, responsable des opérations, et de Roger Würsch, responsable de la formation. Côté logistique, administration et communication, l'étroite collaboration avec la fondatrice Rega est encore intensifiée. Elisabeth Floh Müller, directrice suppléante, a quitté le Secrétariat fin août. Elle a largement contri-



En début d'année, le nombre d'interventions était inférieur aux chiffres de 2019. A partir d'avril, les opérations étaient généralement plus nombreuses, par rapport aux valeurs des années précédentes.

bué à façonner ainsi qu'à développer l'organisation au cours des 13 dernières années.
Daniel Marbacher, directeur du CAS, a remplacé Markus Weber au Conseil de fondation SAS.

Finances

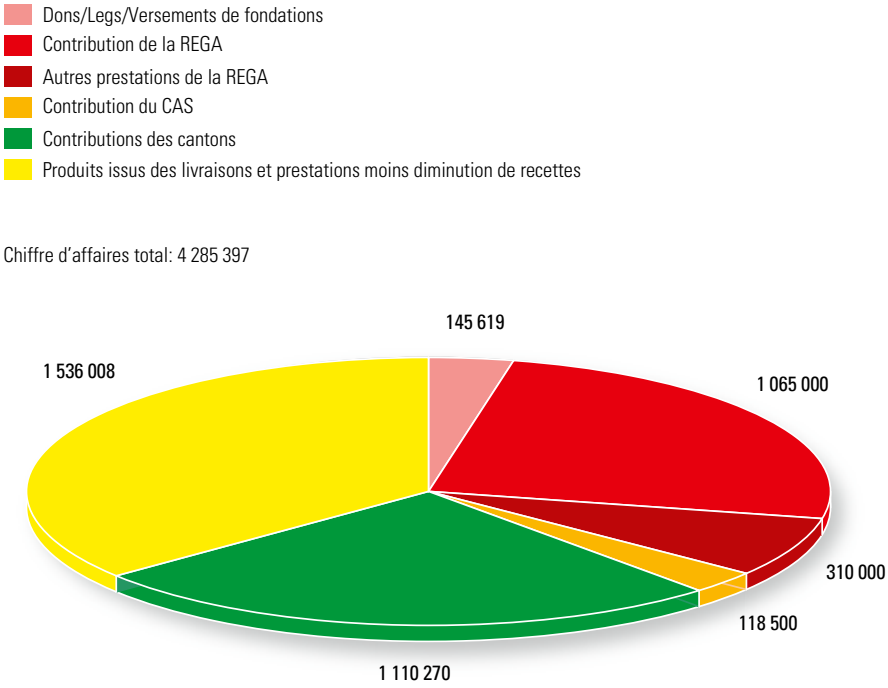
Si, en 2019, une opération coûtait en moyenne 2430 francs, en 2020, ce chiffre a chuté à 1793 francs. Conséquence : les recettes issues des interventions de sauvetage ont été inférieures de 235 000 francs. En outre, 95 000 francs de plus qu'en 2019 ont dû être amortis en prestations de sauvetage. De tels cas surviennent principalement quand des personnes indemnes sont sauvées. Ces types de coûts ne sont pas pris en charge par les assurances maladie et accident. Si les victimes secourues sont des donateurs Rega, les frais ne leur sont pas facturés.
Le résultat d'exploitation affichait un solde positif de 19 000 francs. Toutefois, le bilan annuel a bouclé sur un déficit de 529 000 francs suite à l'activation d'un fonds affecté aux projets de First Responders dans les zones alpines. Il sert à financer l'équipement d'organisations locales de First Responders. Ces pertes seront couvertes par le capital de la Fondation.
La plupart des cantons soutiennent le SAS soit par le biais d'une contribution fixée par un accord de prestations bilatéral, soit par le versement de 4 centimes par habitant. Le SAS a renouvelé et élargi en 2020 ses accords de prestations avec les cantons de Fribourg et des Grisons.

Remerciements

La Direction adresse un grand merci à toutes les sauveteuses et à tous les sauveteurs, aux organisations partenaires et aux personnes concernées pour leur précieux engagement en 2020.

Andres Bardill
Theo Maurer
Roger Würsch

Rapport annuel détaillé : www.secoursalpin.ch

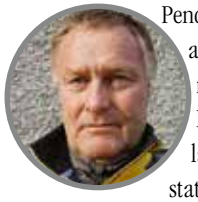


Les trois principales sources de financement du SAS sont les recettes issues de livraisons et prestations, les contributions des cantons ainsi que les contributions de la Rega.

CHANGEMENTS RELATIFS AU PERSONNEL

Honneurs et présentations

Stations de secours d'Avers, de Rheinwald, de Savognin et de Thusis
Jürg Gartmann s'est retiré



Pendant 20 ans, Jürg Gartmann a dirigé le sauvetage sur le territoire de la section CAS du Piz Platta. Lorsqu'il en a pris la tête, elle rassemblait six stations. Par la suite, Schams et Thusis ainsi que Bivio et Savognin ont été fusionnées. Ces rapprochements ont eu lieu au moment de la fondation du SAS, et J. Gartmann qualifie cette création de principal changement dans le sauvetage en montagne au cours de son mandat. « Si beaucoup de choses s'en sont trouvées facilitées, il a aussi fallu changer d'état d'esprit. » Ces dernières années, ce sous-officier de carrière s'est employé avec succès à attirer des jeunes. L'un d'entre eux l'a remplacé il y a cinq ans comme SSH et va maintenant reprendre son poste de préposé aux secours. J. Gartmann compte se retirer du Secours Alpin Suisse mais restera à la disposition de son successeur si des questions délicates se posent. « Je ne regrette pas une seule minute de cette période passée au Secours Alpin Suisse », précise le sexagénaire, qui a également siégé au Comité du Secours Alpin des Grisons (ARG) de 2012 à 2019.

Andy Schatz, nouveau visage

Andy Schatz était déjà SSH lorsque Jürg Gartmann lui a demandé s'il aimerait devenir préposé aux secours. Il a hésité, parce que le travail administratif le rebute et qu'il s'inquiétait de se retrouver complètement débordé. Sur le plan professionnel, il vient de reprendre la menuiserie de son père à Cazis, une entreprise unipersonnelle. L'homme de 38 ans a fini par accepter la proposition parce qu'il peut compter sur le soutien de ses collègues sauveteurs. « Je ne veux pas tout faire tout seul, et d'ailleurs, je ne peux pas », conclut Andy Schatz. De plus, il considère que déléguer les tâches constitue un bon moyen de motiver les troupes dans une région où il n'y a pas beaucoup d'interventions.

Station de secours de Schwägalp
Heinz Beutler s'est retiré

Quand Heinz Beutler a pris le relais à la suite de Hans Fitzi comme préposé aux secours, il y a quatre ans, il se voyait plutôt comme « une solution transitoire », jusqu'à ce que quelqu'un d'autre veuille reprendre le flambeau. Et la relève est arrivée en la personne de Thomas Koller. Le timing est excellent, car H. Beutler, informaticien et coach canin, est très sollicité dans sa vie professionnelle. De ce fait, il ne s'engagera plus dans le sauvetage. « Je ne peux pas jouer sur trois tableaux à la fois. » Parmi les interventions auxquelles le sexagénaire a participé, deux l'ont spécialement marqué : l'avalanche qui s'est abattue sur l'hôtel Säntis à Schwägalp, d'une part, et la recherche d'un disparu au Säntis, d'autre part. Le corps n'avait été retrouvé qu'au bout de huit mois. La section avait utilisé des drones pour la première fois lors de cette opération. Le progrès technique lui tenant à cœur, H. Beutler aimerait que le secours en montagne soit moins timide pour y recourir.

Thomas Koller, nouveau visage

Il a pour ainsi dire appris sur le tas, déclare le nouveau préposé aux secours Thomas Koller. Informaticien, le quadragénaire est un sportif alpin très polyvalent. Cela fait maintenant 13 ans qu'il est membre de la station de secours. Il a suivi le parcours classique du sauveteur alpin, endossant toujours plus de responsabilités. Son prédécesseur s'étant retrouvé submergé de travail en 2020, T. Koller a déjà pris en charge une partie de ses tâches. Rien de plus normal, donc, à ce qu'il reprenne la direction. Il accorde une grande importance aux bons contacts avec les stations voisines et les partenaires. La formation continue, l'esprit de camaraderie et la confiance mutuelle sont par ailleurs des valeurs qui lui tiennent à cœur.

Station de secours de Pizol
Roland Düsel s'est retiré

Roland Düsel n'a pas mis sa casquette de préposé aux secours au clou parce qu'il en a assez du Secours Alpin Suisse mais parce qu'il s'est lancé un nouveau défi : depuis deux ans, il entraîne son chien aux recherches en surface et en avalanche. C'est passionnant… mais chronophage. « Toutes ces activités ne sont pas conciliables », déplore R. Düsel, qui est également SSH depuis 2006. Cordiste, il était prédestiné à ce type de missions et continuera à les effectuer. C'est en 2008 qu'il est devenu préposé aux secours. « A l'époque, beaucoup de SSH dirigeaient également la station », précise R. Düsel. Quand le quadragénaire passe cette période en revue, il en tire un bilan très positif. Il n'a pratiquement que de bons souvenirs. « L'esprit de camaraderie, à la station et au-delà, est absolument génial. »

Thomas Kessler, nouveau visage

Avec l'arrivée de Thomas Kessler à la station du Pizol, les tâches dont Roland Düsel s'acquittait en homme-orchestre ont été redistribuées. En sa qualité de préposé aux secours, T. Kessler se concentrera sur l'administration et la représentation tandis que Patrick Junginger, chef de colonne, se chargera des exercices, de la formation et de la technique. « Il s'agissait pour moi d'un prérequis pour occuper le poste », explique l'habitant de Flums âgé de 43 ans qui a, sur le plan professionnel, plus d'une corde à son arc. Il dirige, entre autres, une entreprise qui propose des événements outdoor dans la région. De ce fait, il peut s'appuyer sur un vaste réseau, qu'il compte faire jouer en faveur de la station à laquelle il s'est rallié il y a 13 ans. « Je me réjouis d'endosser ces nouvelles tâches, épaulé par la superéquipe de la station de Pizol. »

Secrétariat SAS
Sabine Alder, nouveau visage

Début mai, Sabine Alder a pris les rênes des services de communication et d'administration au Secrétariat du SAS. Rattachée à la Direction du SAS, elle travaille en étroite collaboration avec le service de presse de la Rega ainsi qu'avec d'autres domaines de ladite organisation. S. Alder a passé les 15 dernières années dans les assurances, dont douze en qualité d'attachée de presse de l'Association Suisse d'Assurances. « Il était temps pour moi de faire autre chose », déclare S. Alder au sujet de son changement de poste. Elle a choisi le SAS parce qu'elle partage les valeurs du secours en montagne. Les sauveteuses et les sauveteurs remplissent une mission à la fois importante et gratifiante. « L'idée de travailler pour ces personnes me tient particulièrement à cœur. » Elle est heureuse de découvrir une nouvelle branche et un tout nouvel environnement. Il existe toutefois des similitudes entre son ancien et son nouvel employeur : « Les deux organisations sont décentralisées, actives dans toute la Suisse et dotées d'une structure complexe. »

Aux yeux de S. Alder, le flux d'information vers les sauveteuses et les sauveteurs doit répondre aux besoins. « Je souhaite garantir qu'ils reçoivent les informations dont ils ont besoin au bon moment. » La nouvelle conception de l'Extranet et la numérisation du Manuel du sauvetage comptent parmi les projets sur lesquels elle collabore actuellement.

Agée de 48 ans, Sabine Alder est mariée et habite à Zurich, à seulement quelques arrêts de tram et de bus du Secrétariat du SAS, au Centre Rega. Elle a grandi à Lausanne et à Baden. Bilingue, S. Alder a étudié la littérature française à l'Université de Berne et la sociologie à l'Université de Zurich. Pendant ses études, elle a fait ses premières armes chez Ringier comme rédactrice d'images et journaliste avant de débuter sa carrière dans les assurances.

ANNIVERSAIRE ROND

Pilatus fête ses 20 ans

Au Pilate et au Rigi, le sauvetage a longtemps été organisé différemment du reste de la Suisse. Jusqu'à il y a 20 ans…

La première intervention de la station Pilatus est restée gravée dans la mémoire du préposé aux secours de l'époque, Markus Käppeli. L'alerte avait été donnée un samedi matin de juillet 2001 : la veille au soir, un jeune homme n'était pas rentré de sa randonnée. Il voulait roder ses nouvelles chaussures militaires avant d'entrer à l'Ecole des recrues. Les sauveteurs avaient ratissé les sentiers sillonnant le Pilate et avaient fini par le retrouver mort au pied d'une paroi. « Cela nous a clairement montré que notre travail était important », explique M. Käppeli.

Deux ans auparavant, la section CAS avait demandé au guide de montagne s'il acceptait de développer la station de secours, la Police cantonale de Lucerne souhaitant confier le sauvetage alpin au CAS. Un appel lancé aux guides d'excursion et à l'association Pro Pilatus, qui se charge notamment d'entretenir les chemins de randonnée sur le pic, avait trouvé un écho positif. Une bonne vingtaine de sauveteurs s'étaient portés volontaires. Au bout de 18 mois de préparation, la station était opérationnelle et couvrait le Pilate au 1er janvier 2001 – ou plus exactement, la partie lucernoise du mont, comme le précise M. Käppeli. Au début, la zone de sauvetage tenait compte des frontières du canton, mais ces limites correspondaient mal à la topographie. « Au fil du temps, nous avons constaté que la répartition géographique des sections CAS était plus logique. » Le découpage a donc été adapté en conséquence.

Intégration du Rigi

Dix ans plus tard, un scénario assez similaire se déroulait au Rigi. Le mont comportait quatre stations qui couvraient chacune une petite zone sans être rattachées à une structure faîtière. Les sauveteurs comptaient alors surtout des sapeurs-pompiers et des employés des remontées mécaniques dans leurs rangs. Il semblait judicieux de mettre sur pied une nouvelle organisation, sachant qu'une variante semblait logique en termes de découpage territorial. Le groupe local du Rigi de la station CAS Pilatus pouvait se charger de cette mission et être intégré au SAS via la station Pilatus. Markus Käppeli a amorcé ce changement, son successeur au poste de préposé aux secours, Adrian Bühlmann, le réalisant dans la foulée.

La télécabine panoramique du Fräkmüntegg fait partie du territoire d'intervention de la station de secours Pilatus.

En 2013, l'actuel préposé aux secours Daniel Bieri tient les rênes de la station Pilatus. Il considère les accords de prestations avec les différentes entreprises ferroviaires et remontées mécaniques du Rigi et du Pilate comme les principales avancées de ces dernières années. Les 20 ans de la station seront célébrés modestement. « Nous organiserons une petite manifestation pour nos organisations partenaires », précise D. Bieri. A l'automne, les corps locaux de police et des sapeurs-pompiers, les compagnies de chemins de fer, les remontées et quelques autres hôtes seront invités à des démonstrations de sauvetage et à des exposés sur le Pilate.

POINT FINAL

« Let's talk about mountains »

La Corée du Nord est l'un des pays les plus fermés au monde, sa réputation, des plus mauvaises. L'Occident ne sait pratiquement rien de ce morceau de péninsule isolée et de ses quelque 25,5 millions d'habitants, encore moins de ce qu'ils pensent du reste de la planète. Une équipe de tournage du Musée Alpin Suisse a parcouru la région montagneuse de la péninsule coréenne durant la brève période de dégel (2018/19) du pays. L'équipe a accompagné des groupes de randonneurs au sommet des montagnes, observé des artistes au travail, visité des exploitations agricoles dans la province vallonnée et a séjourné dans la plus grande station de ski de Corée du Nord. Les petites séquences filmées racontent un quotidien qui n'apparaît dans aucun journal télévisé. 40 entretiens donnent l'occasion à des femmes et des hommes de faire entendre des voix qui risquent de disparaître dans le système politique et les représentations que nous nous en faisons.

Une brigade de travailleurs au mont Paektu, la « montagne sacrée de la révolution ».

Les montagnes jouent un rôle important dans le pays, qui se compose à 80 % de collines et de montagnes. Un tel paysage marque les gens, leur identité, la culture et l'économie. Ce point commun entre la Corée du Nord et la Suisse a régulièrement ouvert des portes lors des entretiens. L'équipe cinématographique a quasiment pu mener son programme de tournage à bien – certes, toujours accompagnée de deux guides du Comité de la culture nationale qui organisaient le programme quotidien et assuraient la traduction du coréen en anglais.

L'exposition du Musée Alpin Suisse sur la Corée du Nord se tiendra jusqu'au 3 juillet 2022. Informations : www.alpinesmuseum.ch

Félicitations !

Roland Albrecht a été nommé privat-docent (PD) à l'Université de Berne. Le médecin-chef de la Rega a reçu son habilitation en médecine urgentiste, plus spécialement en médecine de sauvetage héliporté.

Un médecin peut recevoir le titre de privat-docent (PD) si ses capacités en science et en théorie sont avérées et qu'il a suivi avec succès la procédure complexe d'habilitation. Le titre PD va de pair avec l'autorisation d'enseigner *(venia legendi)*.

Roland Albrecht est médecin-chef de la Rega depuis 2008. Il travaille également à temps partiel comme médecin-cadre à la Clinique d'anesthésie ainsi qu'à la station intensive de chirurgie de l'Hôpital cantonal de St-Gall. Il est membre du Conseil de fondation du SAS et tient les rênes de la médecine SAS. Parallèlement, il est membre du groupe de travail « European Prehospital Research Alliance » et s'engage en faveur d'un échange scientifique entre les acteurs européens du sauvetage aéroporté.